

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

(Franc de Port.)

5me année.

Sainte Anne de la Pocatière, 1er mars 1866.

Numéro 9.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT :

3s. 9d., payable invariablement d'avance.
On ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne
2me " etc., 2 cts. "
Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

Moyens d'ameublir le sol.

DU BINAGE.

Quoique l'expérience ait déjà amplement démontré que le binage est un moyen très efficace d'ameublir le sol, cependant il est encore des incrédules qui tombent dans deux grosses erreurs à ce sujet : La première, c'est de croire que le binage n'est nécessaire que lorsque la terre est couverte de mauvaises herbes ; la seconde consiste à le regarder comme nuisible aux récoltes, si on l'exécute par un temps sec ; c'est dit-on, *mettre le feu dans la terre*. Pourtant, il nous semble que la plus simple observation des phénomènes qui se passent tous les jours sous nos yeux, suffit pour nous démontrer toute la fausseté de cette dernière opinion. En effet, remuer le sol en le binant, n'est-ce pas mettre sa première couche en contact avec l'air, et par là, augmenter considérablement sa fertilité, comme nous l'avons démontré ? De plus, n'est-ce pas lui procurer le grand avantage de mettre à profit la rosée ? Sur un terrain dont la surface est durcie, la rosée n'est d'aucune utilité, car elle ne peut pénétrer dans le sol ; mais au contraire, ses effets sont toujours considérables, si le terrain a été ameubli par de fréquents binages. Dans ce dernier cas, la moindre humidité qui se dépose à la surface du sol descend jusqu'aux racines, se loge dans les interstices du terrain remué, comme dans les cellules d'une éponge.

Dans le sol qui n'a pas été ainsi préparé, l'eau même des orages s'écoule à la surface et n'est que d'une utilité secondaire pour la végétation.

La seconde erreur que nous avons signalée, c'est de confondre le binage avec le sarclage. De cette erreur découle nécessairement une autre qui consiste, pour éviter du travail, à

ne commencer à biner que lorsque les mauvaises herbes ont envahi la surface de la terre, étouffé les plantes semées ou plantées, et ont vécu aux dépens de la substance de la véritable récolte.

Il s'en faut beaucoup que cette manière d'agir soit une économie, même sous le rapport du temps ; en effet, si en reculant l'époque des binages, on n'exécute cette opération que deux fois au lieu de trois, ces deux binages coûteront plus que les trois ou quatre que l'on eut donnés lorsque les mauvaises herbes commençaient seulement à poindre, et que la surface de la terre n'était pas encore durcie ; car alors, les instruments, soit à main, soit à cheval, n'auraient rencontré que de faibles obstacles, les herbes parasites n'auraient opposé aucune résistance et auraient été facilement détruites ; tandis qu'en retardant le binage, les instruments rencontrent souvent une terre dure comme une pierre, qui se laisse à peine entamer, ils glissent sur les racines, et il faut souvent extraire ces plantes à la main, si on veut exécuter un travail tant soit peu profitable. On perd aussi dans cette circonstance l'avantage de pouvoir utiliser les bras des femmes et des jeunes enfants, qui d'ordinaire ont assez de force pour exécuter un binage fréquemment renouvelé, mais qui ne peuvent résister à la fatigue de cette opération dans un terrain qui a été négligé.

La négligence dans ce cas a de plus mauvaises conséquences qu'on ose le croire et des faits nombreux ont démontré qu'elle peut faire perdre un tiers et quelquefois au delà de la moitié des produits.

BINAGE A LA MAIN DES RÉCOLTES SARCLÉES.

Le binage à la main a été jusqu'ici presque le seul en usage en notre pays, et aujourd'hui encore on en connaît pas d'autre dans quelques endroits du Canada. C'est peut-être là une des causes principales qui retardent les progrès des cultures sarclées.

Il est vrai que dans bien des circonstances le binage à la

main ne peut être remplacé par aucune autre opération. C'est le cas qui se présente lorsque les plantes commencent à sortir de terre ; leurs racines sont si délicates à cette époque, leurs tiges sont si grêles, qu'il serait à craindre que, secouées trop fortement par la houe à cheval, ou même couvertes par la terre qu'elle déplace, elles ne subissent dans ce cas un dommage réel. C'est ce qui a lieu surtout par rapport aux plantes qui se sèment de bonne heure au printemps, et dont la végétation, qui n'est presque pas activée par les faibles ardeurs du soleil, est lente et laborieuse. Malgré la longueur de ce travail, cependant le cultivateur qui sait saisir l'à-propos, qui comprend l'avantage qu'il y a à détruire les mauvaises herbes dès leur enfance, et à ameublir le sol, ne reculera jamais devant cette dépense.

BINAGE À LA HOUE À CHEVAL.

Il y a longtemps, en Angleterre surtout, que l'agriculture se sert avec succès d'instruments conduits par les chevaux, pour opérer les binages ; cependant elle n'a pas mis entièrement de côté le travail à bras d'homme. Si elle a compris que, en s'obstinant à n'utiliser que les bras de l'homme, la culture des plantes sarclées serait très dispendieuse, d'un autre côté, elle sait que le binage exécuté seulement avec le secours des chevaux ne peut être qu'imparfait ; et que si on réunit les deux moyens d'exécution, pour les compléter l'un par l'autre, on arrive à un résultat qui doit satisfaire tout homme sensé et rationnel.

La conduite de la houe à cheval ne présente aucune difficulté réelle, pourvu que l'opération s'exécute en temps propice. " Je pourrais, dit M. de Dombasle, réduire à une seule les précautions nécessaires pour qu'on obtienne constamment un plein succès dans l'emploi de cet instrument, lorsqu'il est bien construit et dirigé avec attention.

" Cette précaution consiste à saisir avec intelligence l'instant favorable à l'emploi de cet instrument, relativement à l'état du sol, des plantes qui composent la récolte, et surtout des plantes que l'on veut détruire.

" Il est certain que si on laisse passer cet instant, si la croute de la terre a le temps de se durcir, que si les mauvaises herbes avancent assez dans leur végétation pour développer des racines fortes et nombreuses, la houe à cheval fonctionnera très difficilement et ne sera presque d'aucun service. Mais, au contraire, si on surveille avec attention le terrain et les plantes nuisibles dès leur apparition, on trouvera toujours un instant propice pour donner entre les lignes une culture parfaite, c'est-à-dire pour remuer et ameublir la surface du terrain, et opérer la destruction des plantes parasites.

" Il ne faut pas se persuader, dit encore le même agriculteur, que l'emploi de la houe à cheval dispense, dans tous les cas, de tout travail de main-d'œuvre. Dans beaucoup de cas, cet instrument exempte presque complètement du travail à la main, mais cela a rarement lieu les premières fois qu'on l'emploie ; d'abord, parce qu'on manque alors d'expérience sur la manière d'en tirer le meilleur parti possible, et ensuite parce qu'ordinairement le sol est infesté de plantes nuisibles qui ont déjà de

fortes racines. Cependant dans ces circonstances, la houe à cheval diminue encore beaucoup le travail à la main, pourvu qu'on l'emploie avec intelligence.

" Mais lorsqu'on commence à adopter l'usage de cet instrument, on doit prendre la détermination de suppléer par le travail des ouvriers, à tout ce qu'il a de défectueux dans le binage.

C'est surtout du binage à la houe à cheval qu'on peut dire avec raison que *celui qui met la main à la charrue ne doit pas regarder derrière lui*. Lorsque par la faute du conducteur ou par un accident auquel il est étranger, l'instrument a mal fonctionné, celui qui le dirige n'a rien de plus pressé que de regarder derrière lui pendant que l'instrument continue de marcher : Eh ! bien, s'il examine la partie qu'il vient de parcourir pendant qu'il regardait en arrière, il verra que le dégât occasionné par sa seule curiosité est plus considérable que le premier.

Quelque soit la faute qui ait été commise, il ne faut pas s'en inquiéter, parce que le trouble où l'on se met empêche d'être présent à sa besogne. On avisera plus tard aux moyens de réparer le dommage, si c'est possible.

On n'attèle qu'un cheval à la houe. Dans les commencements, lorsque l'animal n'est pas familier avec cette opération par l'habitude et l'exercice, il faut un enfant pour le guider. Mais bientôt il comprend la manœuvre, et un homme suffit alors pour diriger l'instrument et le cheval.

Si quelquefois l'instrument est entravé dans sa marche par l'accumulation des herbages, le conducteur lève la partie antérieure en s'appuyant sur les mancherons, et la laisse retomber aussitôt ; la secousse que ce mouvement imprime à tout l'instrument détache les mauvaises herbes qui se trouvent en avant ; il soulève également la partie postérieure et la même manœuvre produit le même effet. Ces deux mouvements n'exigent nullement que l'instrument s'arrête. Ils sont même d'autant plus efficaces qu'ils sont plus instantanés.

La houe à cheval est un instrument assez simple dans sa construction. Il consiste en une pièce de bois de deux pieds et demi à trois pieds de longueur à laquelle sont attachées, à sa partie antérieure, deux autres pièces qui s'en éloignent insensiblement jusqu'à la partie postérieure où se trouvent attachés deux mancherons. Ces deux pièces s'éloignent ou se rapprochent à volonté, selon que l'exige l'espace qui existe entre les lignes.

Le soc qui affecte différentes formes, selon la nature du sol et le but qu'on se propose, est placé à l'extrémité antérieure de la branche du milieu.

À part le soc, les parties latérales de l'instrument portent des lames tranchantes. Il arrive souvent que cet instrument varie dans sa forme et ses dimensions, mais nous nous contenterons des détails que nous venons de donner.

EMPLOI DES PRODUITS DU BINAGE

Lorsque les herbes détruites par les menues cultures, c'est-à-dire par le binage et le sarclage sont peu abondantes, on les

laisse sécher sur le sol, pourvu que leurs graines ne soient pas arrivées à maturité. Si elles étaient dans ce cas, il faudrait les transporter aussitôt hors du champ, les mettre en tas pour les faire pourrir ou les brûler. Si ces herbes constituent une bonne nourriture pour les animaux, on secoue la terre qui adhère à leurs racines, et on les leur présente pour qu'ils les consomment sur le champ.

Dans tous les cas, on se trouvera bien de la méthode suivie par beaucoup de cultivateurs. Elle consiste à mettre ces plantes par lits alternatifs avec de la chaux. Ce compost ne tarde pas à fermenter, et les substances qui le constituent se combinent et forment un bon engrais.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Les observations que nous nous sommes permises, dans notre dernière *quinzaine* à propos des *faits divers*, ont pu paraître à des esprits légers ou peu réfléchis, sans importance et même ridicules; mais tous ceux qui ont étudié le cœur humain et les mystères infinis qu'il recèle ont dû les juger bien différemment.

Nous revenons aujourd'hui à la charge, non pour accuser de nouveaux griefs, mais pour convaincre tous nos lecteurs que nous sommes loin d'être seul, que nous sommes appuyé de l'expérience des siècles passés. Qu'on lise attentivement les deux extraits que nous allons citer, et on se convaincra que nous avons mis le doigt sur une plaie profonde de notre époque, sur un mal plus contagieux que nous aurions osé le croire d'abord nous-même.

Les citations qui suivent sont tirées d'une revue scientifique, le *Cosmos*, qui fait autorité parmi les savants et les profonds penseurs.

Dans sa 20^{me} livraison de 1860, cette publication, sous le titre *Barbarie au XIX^e siècle* s'exprime ainsi: "Ces multitudes immenses assistant des bords du Niagara aux tours de force incroyables de Blondin, ces centaines de spectateurs qui, du haut des gradins de l'hippodrome, suivent avec curiosité et admiration ces exploits de danse sur la corde et de passages aériens de trapèze à trapèze, qui, tout récemment, ont coûté la vie à trois hommes, et éteint presque d'un seul coup toute une famille d'acrobates; ces paris homicides si froidement, si cyniquement racontés par les grands journaux, d'un ivrogne vœuf et père deux jeunes enfants, qui s'engage à boire, à moins de cinq minutes, une pinte d'eau de vie pour mourir le lendemain; d'un ouvrier aussi père de famille, qui avale coup sur coup dix pièces d'argent, et mourrait étouffé par la dernière, si un médecin ne venait à son secours, etc., etc.; ne sont-ce pas là autant d'actes de barbarie révoltante, indigne d'une civilisation avancée, et dont nous devrions rougir au lieu de les étaler au grand jour de la publicité?"

"On a beaucoup ri du congrès de la paix impossible; mais tout le monde applaudirait à un congrès du silence à garder sur les crimes, homicides, suicides,

mise en jeu de la vie humaine, etc. Nous ne savons donc pas que rien n'est plus contagieux que la folie et le dégoût de l'existence? Ces quelques lignes nous sont inspirées par un article de la *Presse* que le *Moniteur des Sciences* s'est empressé de répéter."

Dans la 24^e livraison de la même année, sous le titre: *Contagion du crime*, la même revue s'exprime ainsi: "Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le passage d'un roman célèbre de *Sir Bulwer Lytton*, reproduit par la *Patrie* du 6 décembre: "En certaines années, un genre de crime paraît devenir à la mode. Ce crime sévit pendant un certain temps, puis il s'éteint. Ainsi, nous avons eu la *période des chauffeurs*, celle de la *poudre à succession*, etc. Le suicide a eu ses saisons, l'empoisonnement "ses années, l'infanticide sa vogue. Il est peu d'années qui n'aient leur crime particulier, crime qui se répand dans toute une contrée, mais qui, ainsi que les plantes non vivaces, ne refléurit pas une seconde fois. La presse, on ne peut le nier, est pour beau coup dans la propagation de ces véritables épidémies. Quand un journal rend compte de ces atrocités sans exemples, et par conséquent ayant l'attrait de la nouveauté, les esprits mauvais et dépravés s'en emparent, ils s'en occupent, ils y pensent, et parfois commettent ces mêmes crimes que colportent les cents voix de la presse. Et si, à son apparition première, le crime est demeuré impuni, la faculté imitative, s'exerce encore avec bien plus de zèle et d'activité. A l'époque où se passe notre histoire, on venait juste de découvrir, à Paris, un célèbre faux-monnaieur dont la peine se borna à trois ans de prison. Ce procès n'eut pas plutôt passé dans les journaux, qu'il retentit dans toutes les provinces et qu'une large émission de fausse monnaie en fut la conséquence. Ce crime à la mode était donc une fabrication d'une fausse monnaie." Et après cette citation, la même publication ajoute: "N'est-ce pas ce que nous disions dans notre article sur la *barbarie au XIX^e siècle*? Un des plus grands fléaux des temps actuels, ce sont certainement les *faits divers* des grands journaux, presque entièrement consacrés aux suicides, aux crimes, aux paris inhumains."

En voici plus qu'il n'en faut, croyons-nous, pour convaincre nos confrères que nous n'avons pas agi à la légère, et que, quand il s'agit d'un sujet d'une si haute importance, il ne leur est permis d'en appeler ni à la coutume, ni à l'usage reçu.

L'Eglise du Canada vient encore de faire une perte bien regrettable, dans la personne du Révd. M. Dominique Granet, Vicaire-Général, Supérieur de la maison de St. Sulpice, en Canada, curé de la paroisse de Montréal. Ce pieux et savant prêtre s'est endormi dans le Seigneur le 9 février à 5 heures 10 minutes de l'après-midi. L'illustre défunt était âgé seulement de 56 ans. Cette mort, quicqu'attendue depuis quelque temps, affecte vivement tous les citoyens de Montréal que ce pieux prêtre a si longtemps édifié par ses paroles et les exemples de toutes les

vertus, ainsi que les sociétés littéraires et de bienfaisance qu'il a fondées ou protégées.

Les Chambres sont prorogées de nouveau au 20 mars, mais non pour la dépêche des affaires.

Nous avons reçu la livraison de février du *Foyer Canadien*.

Deux écrits bien remarquables, sous le rapport du style et de la pensée, *Paresse et travail*, par F. A. H. LaRue, *Etudes classiques*, par le Révd. Raymond, lui donnent le plus haut intérêt.

La *chronique*, par M. E. Gérin, est aussi recommandable sous plusieurs rapports; mais nous regrettons que l'habile chroniqueur paraisse avoir oublié que Sir E. P. Taché a présidé la Convention de Québec, dans l'automne de 1864, que plus tard, il a pris part aux débats sur cette importante question, au Conseil Législatif, et que l'honorable Juge Morin vivait à ces deux époques.

Nous extrayons ce qui suit de la spirituelle *causerie* de M. LaRue :

“ Qu'est-ce qui pourrait empêcher les cultivateurs de nos paroisses de faire une légère souscription entre eux pour l'achat de petites bibliothèques composés de livres à la fois instructifs et amusants. Objectera-t-on les frais que ferait encourir une telle acquisition? Mais que de dépenses inutiles ne font pas même tous les jours les plus économes? Que les habitants de nos campagnes mettent moins de vanité dans leurs habits, moins de luxe dans leurs voitures, et il leur sera permis bientôt de créer des bibliothèques paroissiales.

“ Pourquoi encore ne formerait-on pas des associations dans nos paroisses? Associations dont les membres se réuniraient de temps à autres pour entendre une lecture sur l'histoire du Canada, par exemple, sur les beaux-arts ou les arts industriels, sur la science agricole avant tout. Remarquez bien, je dis sur la science agricole *avant tout*.....

“ Ainsi donc, messieurs, je voudrais avant tout qu'il y eut, dans ces réunions de nos campagnes, des conférences sur l'agriculture. Des explications claires et lucides sur la germination des plantes, sur leur croissance, sur l'action de l'air, de l'eau, de la terre, apprendraient bien vite à nos cultivateurs à voir autre chose dans leur art qu'un concours fortuit de sécheresse, de pluie, de beau ou mauvais temps.....”

Nous disions dans notre dernière *Quinzaine* que nos voisins pourraient peut-être regretter bientôt le dédain qu'ils ont affiché vis-à-vis les délégués du Canada et des provinces maritimes; mais, en nous exprimant ainsi, nous étions loin de croire qu'il s'opérerait chez eux un aussi prompt changement. A peine les négociations entamées dans l'intérêt du Traité de Réciprocité étaient-elles rompues que déjà le comité des Voies et Moyens regrettait sa conduite inqualifiable. Depuis le départ des délégués, les membres de ce comité ont eu plusieurs entrevues avec l'ambassadeur anglais, et lui ont suggéré de soumettre toutes les propositions qu'il croirait propre à amener une entente, s'engageant à leur donner toute l'attention possible, et qu'ils

étaient prêts à sanctionner toute législation qui aurait pour but de créer un commerce réciproque, juste et avantageux aux deux pays.

Tout espoir d'un renouvellement du Traité de réciprocité ou d'une législation commerciale réciproque n'est donc pas perdu, mais il nous faudra attendre que nos voisins fassent les premières démarches.

La paix est-elle définitivement rétablie, aux Etats-Unis, et sera-t-elle durable! si nous examinons l'agitation qui règne au sein du sénat et de la chambre, si nous suivons les discours qui s'y prononcent, il nous est permis d'en douter. Le parti radical a rompu avec le Président et emploie à son égard les appellations les plus injurieuses. Ce parti convoque assemblées sur assemblées dans le but évident de chercher à enlever des sympathies à M. Johnson et de peser sur ces déterminations. Dans une de ces assemblées, un sénateur, M. Phillips, s'est oublié, au point de tenir ce langage: “ Le Président songerait-il à imposer au Congrès le patronage du gouvernement! s'il en est ainsi, nous verrons si 1866 sera ce qu'aucune année de notre histoire n'aura encore osé faire....”

“ Nous avons écrasé la Caroline du Sud, et maintenant le Président veut écraser le Massachusetts. C'est fort bien, nous acceptons la guerre. S'il réussit, il pourra inscrire son nom au-dessus de celui de Burr et Arnold dont la trahison a échoué. Si nous l'emportons, nous inscrirons son nom à côté des leurs, avec cette mention: “ Le traître qui osa, mais qui échoua.” Ces paroles incendiaires furent accueillies avec une joie fatouche, et suivies d'applaudissements prolongés—Pauvre peuple américain! Que d'éléments de discorde fermentent encore dans son sein.

Passons maintenant dans l'ancien monde pour y recueillir quelques nouvelles religieuses et très-consolantes pour des cœurs catholiques.

Le 15 du mois dernier on a célébré dans la Santa Casa (maison de la sainte Vierge) de Lorette, une messe solennelle demandée par Léopold II, nouveau roi de la Belgique, pour appeler sur lui et sur tout son peuple la protection de la Très-Sainte Vierge. Cet acte de piété a produit à Rome la plus favorable impression.

Les *Etudes religieuses*, rédigées par les pères de la compagnie de Jésus, nous donnent l'importante nouvelle que voici: Le patriarche jacobite avec toute sa nation ont exprimé le vœu d'être admis dans la communion de l'Eglise catholique, à des conditions que le délégué du Saint Siège a jugé pouvoir être acceptées.

Des missionnaires de Madagascar écrivent que la reine de cette île, qui est encore ensevelie dans les ténèbres de l'idolâtrie, est très-favorable au catholicisme, qu'elle a confié l'éducation de son fils adoptif, qui doit lui succéder, ainsi que celle de sa fille adoptive et de quinze enfants des principales familles du pays à des religieuses de St. Joseph.

Voici maintenant un fait très-intéressant que nous reproduisons surtout pour nos lecteurs de la campagne

qui ne reçoivent pas les grands journaux qui l'ont produit :

—Un prêtre brésilien, jeune encore, avait été remarqué de Pie IX. Il devait quitter Rome et retourner au Brésil annoncer l'évangile à ses compatriotes, encore dans les ténèbres. Le pape qui avait deviné ce grand cœur, lui donna l'onction épiscopale, et pour mission un grand diocèse à gouverner au milieu de ses frères. Sous cette rude épreuve, le pauvre nouvel évêque tombe aux pieds du souverain Pontife et les arrose de ses larmes. Pie IX le bénit et le relève. La bénédiction du grand Pontife fait naître dans le cœur de cet évêque la force avec la grâce.... Il est prêt à partir.... "Avez-vous une croix pastorale, lui demande le pape?"—"L'as encore, Très-Saint Père."—"Eh bien! je vais vous en donner une, et Pie IX se retira un instant, puis revint avec un écrin renfermant une croix qu'il regarda quelques instants avec la plus vive émotion, puis dit d'une voix pénétrante: "Mon fils, prenez cette croix, c'est celle que je portais étant évêque.." "Oh! Très-Saint Père, jamais."—"Mon fils, prenez cette croix, c'est Pie IX qui vous l'offre. Quand, dans vos missions, vous aurez à traverser la grande voie des épreuves, pressez-la bien sur votre cœur, elle vous protégera." Monseigneur se rendit alors à ces paternelles instances, prit cette croix, la pressa sur son cœur, puis avant son départ, fit le testament suivant :

"Je lègue à mes successeurs dans le diocèse que Pie IX m'a confié, ma croix pastorale. Cette croix a appartenu à ce grand pontife et a été portée par lui alors qu'il était évêque. Je la lègue jusqu'à la mort de Pie IX, où elle ne devra plus être portée par personne, et devra retourner à l'Eglise, pour être vénérée par les fidèles." Tel est le testament que fit le jeune et noble évêque, avant de partir pour son périlleux voyage. Qui doit-on le plus admirer ou de Pie IX, se départissant d'un si précieux souvenir, ou du jeune évêque, exprimant une si vive reconnaissance, en termes si touchants?

Voici encore un autre trait de l'affabilité de Pie IX. Nous le tirons de la *Correspondance* de Rome. Dans une de ses dernières audiences, le pape s'arrêtant, selon son habitude, devant les groupes agenouillés, vit deux jeunes filles élégantes se jeter sur ses pieds en les couvrant de larmes. Il voulut les relever, mais elles insistèrent avec une telle expression de désespoir, que Pie IX leur dit :

"Voulez-vous, mes enfants, me confier le motif de votre douleur?—Saint Père, nous sommes protestantes, et nous voudrions devenir catholiques.—Eh bien! qui s'y oppose?—Notre mère.

La mère, une femme à l'air digne et austère, se tenait debout à quelque distance. A sa vue, Pie IX sembla se troubler comme Jésus devant le tombeau de Lazare, *infirmis spiritu et turbavit se ipsum*.

"Madame, dit-il, au nom du Christ, dont je suis le vicaire, je vous demande ces deux enfants, qui sont à lui avant d'être à vous. Elles ont vu la lumière: ne craignez-vous pas en vous mettant entré la lumière

et elles, d'être vous-même privée de voir cette lumière?.....

La mère et les deux filles vont abjurer sous peu. L'*Annuaire pontifical* pour l'an 1866, vient de paraître à Rome. Il contient les noms de tous les cardinaux avec leurs charges ou dignités, de tous les archevêques et évêques du monde catholique, et tous les individus qui appartiennent à la cour pontificale ou qui se trouvent à la direction des affaires ecclésiastiques et temporelles du Saint Siège.

Il résulte de cet annuaire que dans le monde catholique, il existe 12 patriarchats, 152 archevêchés, 689 évêchés: ce qui forme un total de 853.

Nouvelle importante.

Nos lecteurs savent que depuis plusieurs mois, une épidémie des plus désastreuses fait en Angleterre et dans quelques autres pays des ravages épouvantables parmi les animaux de la race bovine.

Depuis la première apparition de cette maladie, on n'a cessé de faire des recherches, d'étudier ses symptômes, d'employer remèdes sur remèdes; mais jusqu'à dernièrement, elle a obstinément résisté à tous les secours de l'art, et déjà on ne voyait pas d'autres partis à prendre que d'abattre les sujets aussitôt que les premiers symptômes apparaissaient en eux.

Mais enfin, à la grande satisfaction des pays atteints ou menacés de ce fléau, on vient de découvrir la nature de cette terrible maladie, qui n'est ni plus ni moins que la picote.

Mais nous direz-vous, comment se fait-il que cette épidémie qui règne constamment dans quelques pays, et qui atteint presque tous les hommes depuis le berceau jusqu'à la vieillesse, fasse d'ordinaire si peu de victimes parmi eux, et qu'elle enlève presque sans exception les bêtes à cornes qu'elle frappe?

Chez l'homme le peu d'épaisseur de l'épiderme, permet à cette maladie de faire irruption à l'extérieur, et c'est ce qui le sauve, presque toujours, quand cette irruption peut être complète, au lieu que chez les animaux la peau est tellement épaisse que cette irruption ne peut avoir lieu, et que le mal se concentre à l'intérieur et donne la mort au sujet.

Depuis que cette importante découverte a été faite, on n'a cessé d'avoir recours à la vaccination, et déjà on a obtenu les résultats les plus satisfaisants. Les journaux anglais qui sont arrivés par la dernière malle contiennent grand nombre de lettres qui attestent l'efficacité de la vaccine comme agent curatif.

Le *Journal de Québec* donne l'extrait suivant d'une de ces lettres: Un médecin, dit-il, en donnant des conseils sur le mode d'opérer la vaccination, dit ce qui suit:

"La peau ne doit pas être simplement piquée; on doit y faire une incision d'un demi-pouce de longueur, et assez profonde pour tirer du sang. Le canif ou la lancette doivent atteindre le sang, mais non le faire sortir. L'intérieur des oreilles, là où il n'y a que peu de poils, audessus de la queue, et au dedans des cuisses, sont les endroits recommandés. Le canif ou la lancette dont on se sert pour faire l'incision, doivent être chargés de la cympe avant de commencer l'opération."

Quelles pertes immenses évitées, si au moyen de la vaccine, on parvient à ralentir d'abord puis, à maîtriser entièrement les effets de ce fléau; car l'Europe entière et l'Amérique en étaient menacés aussi bien que l'Angleterre et l'Ecosse. Et, où le mal se serait-il arrêté, quand aurait-il cessé? personne ne le saurait dire.

A propos de l'épizootie, voici une conversation qui a eu lieu dernièrement entre deux cultivateurs qui veillaient chez l'un d'eux. Le maître de la maison qui avait lu dans la journée même dans la *Gazette des Campagnes* ce que nous disions des ravages que cette maladie fait en Angleterre commence une kirie de plaintes, de lamentations, etc. " Hélas ! dit-il, s'il fallait que cette maladie viendrait se jeter sur nos vaches, que deviendrions-nous ? Les trois quarts des habitants vivent, pendant l'été, du produit de ces animaux. Notre nourriture à nous, pendant les chaleurs, c'est le lait, et puis, avec quoi faisons-nous un peu d'argent l'automne, pour payer nos petites dettes ? c'est avec le beurre. Et, si tout cela allait nous manquer ! nous pourrions bien nous casser les dents.—Son voisin lui répondit sans paraître ému : " Mon ami, tu as raison, nos vaches sont presque tout pour nous ; elles nous nourrissent, nous fournissent des chaussures et mille choses encore. Je dis comme toi, que ce serait un grand malheur, si cette maladie tombait sur nos animaux ; mais il faut envisager les choses sous leur vrai jour. Ce malheur serait peut-être un mal pour un bien. Nous canadiens, nous sommes malheureusement trop portés à abuser de ce que Dieu nous donne. Tu le sais, quand on a un peu d'argent, vite, il faut le dépenser en boisson et en fierté. Nos femmes et nos filles sont habillées aujourd'hui comme des comtesses, nos jeunes gens sont paresseux, aiment les fêtes et la bouteille. Enfin on est *dépensiers* sous tous rapports. Eh ! bien, si le malheur dont nous sommes menacés nous arrive, cela nous rendra peut-être plus sages, et sans être obligé de se casser les dents, il suffira probablement de casser verres et flacons, et de jeter au feu cercles et autres bagatelles.

" Tiens, cher voisin, ajouta-t-il, je n'oublierai jamais ce que feu mon grand papa, qui était un brave homme, comme tu sais, nous répétait souvent : " Mes chers enfants, disait-il, on a toujours plus qu'on ne mérite. Quand des malheurs nous frappent c'est que nous les attirons par notre mauvaise conduite, et Dieu nous les envoie pour nous rendre meilleurs. Si vous voulez détourner le malheur de dessus vos têtes, priez et pleurez vos fautes " —Voilà une autre maladie plus terrible encore qui nous menace, le choléra, puisqu'au lieu de frapper les animaux, elle frappe les hommes et les enlève dans quelques heures. Et déjà même bien des personnes tremblent à la seule pensée de cette épouvantable épidémie. Mais prend-on le véritable moyen de la détourner ? On parle bien d'assainir les villes et les villages, on conseille la plus grande propreté sur soi, dans les maisons, dans les lieux environnants, etc., tout cela est très sage. Mais quels moyens prend-on pour arrêter le bras de Dieu levé sur nos têtes ? On a pas même pensé à faire chanter de grand's messes dans ce but.

Tiens, voisin, voici mon dernier mot : si on était plus humbles, plus sobre, plus honnête dans nos marchés, etc., on éviterait tout cela, et avec les sources de bien-être que nous possédons, on serait le peuple le plus heureux de la terre.

—Mon ami, reprit son interlocuteur, tu es toujours plus sage que moi, tu vois toujours mieux les choses. A quoi nous sert de nous lamenter, de nous chagriner d'avance. Dans le temps comme dans le temps, et en attendant le mal, prions et faisons pénitence.

Après cette édifiante conversation nos deux cultivateurs se séparèrent animés des sentiments les plus chrétiens.

L'altise ou puceron.

Depuis quelques années, les jeunes plants des choux et des navets ont un ennemi très redoutable dans l'altise qui dévore les

feuilles à mesure qu'elles se montrent et qui fait ainsi périr la plante. Ses ravages ont été si considérables que dans certaines localités on a complètement renoncé à la culture du navet.

Comme ce mal existe en France comme ici, des agronomes se sont mis à l'œuvre pour découvrir un moyen de faire cesser ce fléau. L'un d'eux, qui appartient à une *Société dite d'acclimatation*, vient de découvrir un nouveau moyen de détruire cet insecte. Ce moyen le voici : Il emploie à cet effet le goudron de gaz mélangé à la sciure de bois, dans la proportion de deux pour cent, c'est-à-dire deux mesures de goudron pour cent mesures de sciure de bois. Il suppose que la semence a été déposée sur le champ ou que les jeunes plantes ont été transplantées. Il assure que l'expérience lui a démontré que mille livres de ce mélange par arpent, suffisent pour faire disparaître complètement cet insecte qui est probablement tué par l'odeur, car au lieu de faire irruption dans les champs voisins, il disparaît complètement.

L'efficacité de cette expérience a été démontrée par des expériences comparatives continuées pendant cinq années. Pendant que par ce moyen on sauvait du ravage de cet insecte des champs entiers, d'autres champs abandonnés à eux-mêmes étaient entièrement dévorés.

Quant au goudron de gaz, il n'y a que ceux qui demeurent près des villes ou d'autres localités où se trouvent des usines à gaz, qui pourraient s'en procurer facilement ; mais il paraît que le goudron ordinaire produit le même effet.

Maintenant, on sait que plusieurs cultivateurs veulent abandonner la culture du chou parce que quand l'altise a disparu, le peu qu'il a laissé est envahi par un autre ennemi non moins dangereux qui dépouille complètement les feuilles et ne leur laisse que les plus grosses nervures. Ce terrible ennemi est la chenille verte, et là où elle se montre il est impossible de lui soustraire un seul chou. Si elle n'est pas assez nombreuse pour le dévorer entièrement, elle l'empoisonne de ses excréments. Jusqu'à présent, bien des recettes ont été employées pour la détruire et, à notre connaissance, aucune n'a complètement réussi. Le plus qu'on a pu faire a été d'en faire disparaître un bien petit nombre et de ralentir leurs dégâts.

Nous sommes fortement portés à croire que le moyen employé pour détruire l'altise produirait le même effet pour la chenille ; ou encore mieux, nous croyons que l'odeur du goudron suffirait pour éloigner le papillon qui vient déposer sur les choux ses œufs qui, dans quelques jours, donnent la chenille dont il s'agit.

Un autre moyen a été suggéré, et on nous assure qu'il a réussi. Aussitôt que le petit papillon qui donne naissance à la chenille fait son apparition, on allume au milieu de son champ de choux, pendant plusieurs soirs de suite ou en différents temps, un petit feu qui projette une flamme vive ; le papillon, attiré par cette flamme comme par celle d'une bougie, s'en approche, tourne autour et finit presque toujours par s'y brûler les ailes et y tomber, et ainsi le chou est sauvé.

Quant à enlever les chenilles à la main, et les détruire à mesure, c'est un moyen que nous ne pouvons conseiller. D'abord, parce que si le champ est étendu ce moyen est dispendieux ; ensuite, parce qu'il faudrait recommencer cette dégoûtante besogne plusieurs fois dans la saison.

L'année dernière, dans un des jardins du Collège, était plantée une quantité considérable de choux, et qui avait la plus magnifique apparence. Aussitôt que la chenille fit son apparition, un jeune enfant était occupé du matin au soir à recueillir cet insecte, et à le déposer dans un vase rempli d'eau chaude. Tous les soirs il en avait des quantités considérables. Tous les intéressés se réjouissaient d'un tra-

vail si utile et espéraient débarrasser entièrement leur champ de cet insecte. Ce travail dura de trois semaines à un mois. Au bout de ce temps, l'enfant se retira, car il n'y avait plus de chenilles à recueillir. Mais qu'arriva-t-il ? Un mois s'était à peine écoulé que cet insecte était plus nombreux que jamais, et il fit si bien que sur plusieurs milliers de choux une cinquantaine put être sauvée et encore n'étaient-ils pas intacts.

Comme on le voit ce dernier moyen est loin d'être profitable et il faudra de toute nécessité recourir à un autre, et s'il ne réussit pas, il faudra bien pendant quelques années au moins renoncer à la culture de ce crucifère.

RECETTE.

Le meilleur lait pour le beurre.

Ce qui suit a déjà été reproduit dans la *Gazette des Campagnes*, mais nous le reproduisons pour faire voir l'importance qu'on doit y attacher.

La *Revue d'Economie Rurale* affirme que d'après des expériences récentes faites par un cultivateur français, il paraît que le dernier lait tiré de la vache contient dix fois plus de crème et de beurre que le premier lait. Il s'en suit que si, après avoir tiré 8 ou 10 pintes de lait d'une vache, on arrête l'opération, et on laisse une pinte de lait dans les trayons, près d'une moitié de la crème et du beurre est perdue.

(Pour la *Gazette des Campagnes*)

DU LUXE ET DES VAINES PARURES

AU POINT DE VUE CHRÉTIEN ET CATHOLIQUE.

ÉTAT DE LA QUESTION.

(Suite.)

Mais Jésus-Christ nous a dit que les brebis connaissent la voix de leurs pasteurs, qu'elles les suivent et n'écoutent jamais un étranger, comme seraient à leur égard les prôneurs des doctrines du monde et de ses vanités, de son luxe et de son orgueil.

Les brebis connaissent la voix de leurs pasteurs et sont dociles à leurs enseignements, et pourquoi ? Nous allons le comprendre. C'est afin que, guidés par eux, nous n'ayons point le souverain malheur de nous laisser entraîner à tout vent de doctrine ; c'est afin que nous connaissions toujours sûrement, ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter ; c'est afin que nous ayons des Docteurs, divinement éclairés, pour nous guider dans les combats que nous sommes sans cesse obligés de livrer contre la chair, contre l'entraînement des passions, contre les faiblesses de nos cœurs, contre l'enivrement des fausses joies de ce monde, contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice, contre les trois grandes concupiscences qui règnent dans le monde, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie. Enfin pour nous faire connaître tous les loups, quels que soient les vêtements dont ils se couvrent, même de celui d'une brebis.

Voilà pourquoi Dieu nous a donné des Pasteurs, je veux dire, des évêques et des prêtres. Mais souvenons-nous que, dans l'Eglise du Dieu vivant, les obligations sont réciproques. Si donc nos évêques sont obligés de nous instruire et de nous avertir, nous sommes obligés en conscience, de recevoir leurs instructions et leurs avertissements, et de les mettre en pratique. Il n'y a pas moyen d'être catholique autrement. C'est pour

cette raison que le Divin Pasteur se sert d'un serment solennel pour nous dire : *Je vous dis en vérité, que si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*

Que signifient cette sentence ? Un commentateur, approuvé par le Saint Siège, va nous le dire : " Si vous ne vous dépouillez de votre orgueil, de votre ambition, et si vous ne devenez humbles et dépourvus de prétentions, simples et candides, droits et ouverts, confiants et dociles comme des enfants, vous pourrez, il est vrai, être extérieurement de mon royaume en ce monde, mais vous n'appartiendrez point au royaume du ciel, au nombre des saints, vous ne pourrez, au sortir de la vie, hériter de mon royaume dans le ciel. "

Voici maintenant les conséquences que nous devons tirer de cette doctrine, si nous avons à cœur de ne point porter en vain le nom de catholiques :

1o. Dès que notre évêque, le premier Pasteur de nos âmes, nous parle ; nous devons l'écouter avec le plus grand respect ; 2o. S'il nous découvre une erreur, nous devons la condamner ; 3o. S'il nous signale un écueil, nous devons l'éviter ; 4o. S'il nous fait connaître une route qui nous égarerait de notre fin, nous devons nous en détourner ; 5o. S'il nous découvre une des illusions de la concupiscence, nous ne devons point nous y laisser prendre ; 6o. S'il nous avertit que nous avons oublié quelque un des enseignements de notre foi, nous devons revenir à la pratique de cet enseignement ; 7o. Enfin, s'il nous dit qu'un loup est caché sous le vêtement, en apparence, le plus beau et le plus agréable à la vue, nous devons croire que c'est un loup, et nous en éloigner avec la plus grande horreur.

Dans cette manière d'agir, nous trouvons la sûreté de notre conscience, la paix de notre cœur, la garantie de notre salut éternel, et l'espérance bien fondée que nous faisons vraiment partie de la société des enfants de Dieu et des disciples de Jésus-Christ.

I. CE QUE L'ON DOIT ENTENDRE PAR LE LUXE ET LES VAINES PARURES.

Les Israélites, n'ayant plus de confiance dans le Seigneur, veulent faire alliance avec une nation infidèle, où le prophète les avertit qu'ils ne trouveront que de l'orgueil. Pour nous instruire, Dieu fait écrire au prophète Isaïe la cause de l'égarement de son peuple. Écoutons attentivement : *Ce peuple, dit le Seigneur, est un peuple qui m'irrite sans cesse, ce sont des enfants menteurs, des enfants qui ne veulent pas écouter la loi de Dieu ; qui disent à ceux qui ont des yeux : ne voyez point ; et à ceux qui voient : Ne regardez point pour nous à ce qui est droit et juste : dites-nous des choses qui nous agréent ; que votre œil voit ces erreurs pour nous. Éloignez de nous la voie ; détournez de nous ce sentier ; que le Saint d'Israël cesse de paraître devant nous.*

Quel aveuglement serait celui d'un peuple catholique qui dirait, même dans son cœur, à ses conducteurs religieux, qui sont l'intermédiaire qui lui sert à voir les choses d'en haut : *Ayez des yeux*, mais ne vous en servez point pour connaître notre conduite, ou, si vous voulez vous en servir, gardez-vous de voir pour nous ce qui serait droit, juste et conforme à nos obligations. Si nous sommes dans une fausse voie, ne nous la montrez point. Dites-nous plutôt des choses qui nous soient agréables ; laissez-nous tranquilles dans notre orgueil ; ne condamnez point surtout notre amour pour le monde, pour les plaisirs, pour ses fêtes, pour son luxe, et pour ses vanités. Gardez-vous de nous montrer la voie qui conduit à Dieu, le sentier étroit qui conduit à la vie. Laissez-nous suivre la voie spacieuse que suit le grand nombre. Mais, pardessus tout, ne

faites point paraître à nos yeux le *Saint d'Israël*, attaché à une croix et portant sur sa tête une couronne d'épines.

A Dieu ne plaise que je veuille faire l'application de ces effrayantes vérités à ceux pour qui j'écris. Cependant, j'ai cru devoir les leur mettre sous les yeux, afin qu'ils connaissent ce que devient un peuple catholique qui s'irrite contre ceux qui l'aiment assez pour lui dire la vérité. Car, dit saint Jean, *la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.*

Bien au contraire, j'ai une pleine confiance dans mes compatriotes. Je sais qu'ils aiment la vérité, et qu'ils sont bien aises qu'on la leur fasse connaître. C'est pourquoi je leur mets devant les yeux ce que c'est que le *luxé* et les *vaines parures*, pour les leur faire connaître et les en détourner.

Après avoir consulté un grand nombre d'auteurs, voici le résultat de mes recherches. Le mot *luxé* signifie : *somptuosité, excès dans les habits, les festins, les meubles, profusion d'ornements de vanité, dépense superflue soit dans les habits, soit dans les meubles, soit à table, etc., etc.* Le P. Huguet, qui a spécialement traité cette matière, donne du *luxé* les définitions suivantes : *Le luxé est l'usage des richesses pour l'ostentation et la vanité, ou pour la recherche d'une excessive commodité.* Le *luxé*, dit encore le même écrivain, c'est l'orgueil qui s'agrandit, c'est la cupidité qui redouble, c'est le sensualisme (satisfaction des inclinations de la chair) qui s'accroît. Le *luxé*, c'est la maladie qui éteint graduellement dans les âmes les principes des vertus évangéliques. Le *luxé* est un gouffre semblable à la mort qui dévore sans jamais dire assez. Le *luxé*, c'est l'homme voulant se donner en spectacle, s'adorer lui-même et se faire adorer par les autres. Enfin le *luxé*, c'est le conseiller de la coquetterie, de la prostitution, du vol, du meurtre et du suicide.

Je pourrais multiplier presque à l'infini les citations d'auteurs chrétiens qui font du *luxé* les plus effrayantes peintures. Mais je suis convaincu que cela serait inutile pour des catholiques tels que ceux de nos campagnes, que les séductions de l'esprit mondain n'ont pas encore privés de l'usage de leur bon sens chrétien.

Remarquons maintenant que le *luxé* a pour but essentiel la glorification des instincts de l'orgueil et de la sensualité. Remarquons que le *luxé* est un vice qui ne peut convenir qu'à des païens qui, ne connaissant point Dieu ni la fin pour laquelle ils ont été créés, concentrent tout leur bonheur en ce monde et dans les jouissances que peuvent leur offrir les biens de la terre. Remarquons enfin que le *luxé* consiste essentiellement dans l'emploi des biens de ce monde pour l'ostentation et la vaine gloire, dans la richesse des vêtements, des parures, des meubles, des habits et de tout ce qui tend à satisfaire l'orgueil de la vie et la *concupiscentia des yeux*, et à donner à la chair des jouissances qui entretiennent les mauvais penchants.

Je ne me crois pas obligé de faire remarquer à des catholiques que le *luxé* n'est point un mal, ni un désordre, quand il a pour but la gloire de Dieu et l'ornement de sa maison. Tous ceux pour qui j'écris, comprendront sans peine cette parole du prophète-roi : *Seigneur, j'ai aimé la beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez* ; et cette autre de l'auteur des *Proverbes* : *Le Seigneur a tout fait pour sa propre gloire.*

Employés selon les desseins de Dieu, la beauté et la magnificence des édifices, des décorations et des vêtements, ne seront jamais pour l'homme un motif d'orgueil ou de vaines complaisances. Ainsi, je ne crois pas qu'une pensée de vaine gloire soit jamais rentrée dans la tête d'un prêtre célébrant la sainte messe, avec de très-riches ornements pour vêtement. Pas plus

qu'il n'en viendra dans l'esprit des catholiques qui auraient bâti une magnifique église. C'est qu'alors ils sont en règle avec leur conscience chrétienne. Ils ont rendu à Dieu ce qui est à Dieu seul, *la gloire et l'honneur qui lui appartiennent.* Supposant qu'ils ressentent une certaine joie d'avoir contribué à ce bel édifice religieux, leur cœur n'en sera pas souillé, et jamais ils n'en auront de remords, parce que leur œuvre dit avec eux et pour eux : *au Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu soit honneur et gloire dans les siècles des siècles.* Et puis, toujours les bénédictions du ciel descendent sur ces âmes.

Il n'en sera jamais ainsi, quand les biens et les richesses de la terre seront employés pour la gloire de l'homme. Son cœur se videra des biens spirituels à proportion que l'orgueil de son luxe y pénétrera. Le remords saisira son âme pour le punir de cet abus des dons de Dieu, et ces bénédictions ne descendront plus du ciel sur lui ni sur ses biens. Il subira le sort de Lucifer qui eut l'audace sacrilège de se glorifier des dons du Seigneur.

Il me faut maintenant dire ce que c'est que la *vanité des parures*. Avant de commencer, je crois devoir prier les personnes qui se reconnaîtront dans ce que je vais en dire, d'avoir pour leur âme la charité de le bien peser devant Dieu. Car je sais, elles savent, que si c'est le propre de la nature humaine de faire des fautes, il n'appartient qu'au démon de ne jamais vouloir revenir d'une erreur. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait, dans nos campagnes, une seule personne qui veuille dire à Dieu avec les impies dont parle le saint homme Job : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies.*

Comme chrétiens, comme catholiques, comme enfants du Calvaire, nous voulons connaître les voies de Dieu et tout ce qui pourrait nous en détourner. Disons donc avec saint Paul : *Seigneur que voulez-vous que je fasse ?*

La *vanité des parures*, c'est tout ce qui sert, non à rendre plus somptueux (ce qui appartient au luxe) mais à enjoliver les vêtements. Elle est la fille aînée du luxe et elle tombe naturellement sous la règle de ce proverbe : *telle mère, telle fille*, ou, pour emprunter une expression biblique : *Sa race et son origine viennent de la terre de Chanaan.* La *vanité des parures* sert à orner les vêtements et à leur donner plus d'apparence. C'est comme le vernis posé sur le poli du bois, afin d'en faire ressortir la couleur et les nuances. La *vanité des parures*, ce sont les fleurs, les rubans, les aigrettes et les mille autres ornements que l'on met dans sa coiffure, sur son chapeau, autour de sa figure, sur ses vêtements pour en augmenter la beauté, l'élégance, les grâces ou à en donner, quand on en manque. La *vanité*, c'est l'art de donner aux habits et aux formes du corps une tournure que le siècle présent déclare être élégante et de nature à fixer l'attention. La *vanité des parures*, c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle un *corps de mort*, dont on fait une espèce d'idole, que l'on embellit avec des rubans, des fleurs, des dentelles, des perles, des diamants, des aigrettes, des frisures, pour l'offrir aux regards et détourner ainsi la pensée de la pourriture et des vers dont bientôt il deviendra la pâture. La *vanité des parures*, c'est la glorification de la chair, le sensualisme de la chair, j'allais dire : l'adoration païenne de la chair. La *vanité des parures*, c'est le corps occupant, chez un chrétien, la place que doit occuper l'âme, Béthléem la place que doit occuper Jésus-Christ, le monde celle de l'évangile.

(A continuer.)

AL. MAILLOUX, Ptre., V. G.

(Extrait du "Messager du Sacré Cœur de Jésus.")

St. Isidore le laboureur.

(Suite et fin.)

Isidore ne songe qu'à consacrer aussitôt à Dieu un fils en qui il veut considérer, avant tout, l'enfant de Jésus-Christ. De son côté, le noble chevalier de Vargas, qui avait naguère confié au fidèle laboureur l'exploitation plus étendue de son domaine de Madrid, jaloux d'entrer en quelque façon dans cette famille de prédestinés, déclare qu'il ne cédera à personne le bonheur d'être le parrain de l'enfant. Il fait plus : en le portant lui-même sur les fonds baptismaux de Saint-André, il réclame le droit de lui donner son propre nom, le nom de Jean.

Un jour, la pluie tombant par ondées, Marie, surprise par l'orage en pleine rue, rentre précipitamment à la mai-on ; mais au moment où elle traverse à la hâte la cour intérieure, dans laquelle s'ouvrait un puits très-profond, l'enfant, qu'elle tient appuyé contre son sein, se retire par un mouvement aussi brusque qu'instantané. Il échappe aux mains qui le portent, tombe sur la margelle et roule dans le gouffre. La malheureuse mère a poussé un cri déchirant ; Isidore accourt, et tous deux, à genoux, remercient à Dieu leur enfant disparu. Tout à coup les eaux paraissent bouillonner dans les profondeurs du puits : elles s'envoient et montent, jusqu'à ce qu'on vit le petit ange, couché comme sur un berceau, sourire à ceux qui lui tendaient les bras.

Nous voudrions pouvoir détacher encore quelques-uns des traits de la Providence que relate le Cardinal del Monte, rapporteur de la cause pour la canonisation, dans le beau discours qu'il prononça en consistoire secret devant Grégoire XV, le 19 janvier 1622. Il faut nous borner ; aussi bien avons-nous compté, dans le grand ouvrage des Bollandistes, jusqu'à cinquante colonnes pleines de l'énumération des principaux miracles opérés par le B. Isidore. Contentons-nous de citer deux faits merveilleux que la peinture a souvent reproduits, et que la poésie a popularisés.

Notre Saint avait coutume, chaque semaine, de faire aux pauvres du voisinage une distribution régulière d'aliments, que la main de sa vertueuse épouse apprêtait. Un samedi, tous ces indigents venaient de terminer leur repas, et les chaudières étaient vides, lorsqu'un pèlerin qui paraissait harassé de fatigue et de faim s'en vint mendier à la porte du logis. — "Chère Marie, fit Isidore, ne donnez-vous rien à ce pauvre au nom de Jésus-Christ ? Eh ! mon ami, vous savez bien que nous serions embarrassés pour lui offrir même une bouclée de notre pain ! — Allez donc voir, je vous prie, s'il ne resterait rien sur le foyer." Marie, qui n'ignorait pas que tout avait été distribué à l'heure même, mais qui était prompt à obéir sans raisonner, rentre à la cuisine et demeure grandement surprise de trouver la chaudière remplie jusqu'à se répandre à terre. Elle court, en remerciant Notre-Seigneur, servir au pèlerin un repas copieux, après lequel celui-ci disparut si subitement, que chacun resta persuadé que la pieuse famille avait

eu en ce jour la visite de Jésus-Christ même, dans la personne de son pauvre.

Le fait suivant est encore plus connu. Pendant une sécheresse qui avait tari la plupart des fontaines, le gentilhomme que servait Isidore l'ayant rencontré, par les plus fortes chaleurs du jour, occupé à presser les travaux de la campagne, se plaignit devant lui de la soif qui le dévorait : "Oh ! que je donnerais, dit-il, de beaux ducats pour un filet d'eau fraîche ! — Vous trouverez à quelques pas d'ici ce que vous désirez," reprit le laboureur, en étendant la main vers un point assez rapproché qu'il désignait. Le gentilhomme s'y rend sur sa parole ; mais grande est sa colère, quand il ne rencontre là que des débris de roche épars au milieu des herbes flétries par un soleil de feu. Isidore, témoin de ses emportements, s'avance vers lui, et frappant tranquillement de son aiguillon la pierre aride, il fait jaillir au même instant la source la plus abondante qui se puisse voir. Cette fontaine miraculeuse n'a pas cessé de couler, et nul ne dira le nombre des malades qui y sont venus depuis chercher la guérison.

Cependant une pensée avait longtemps préoccupé l'âme du bon cultivateur : c'était celle d'instituer, sous l'invocation du Saint-Sacrement, une Confrérie pieuse qui ne serait composée que de laboureurs comme lui. Son but était, en honorant la divine Victime du Sacrifice, de rappeler d'une manière sensible à ses amis ce qu'il appelait la sainteté de leur profession. "N'est-ce pas, leur disait-il, ce vin et ce blé que nous récoltons dans nos sillons et dans nos vignes, après les avoir fécondés de nos sueurs, qui se changent tous les jours au corps de notre Sauveur Jésus-Christ ?" — Cette institution célèbre, qui devait prendre après sa mort un si vaste développement, lui procura dans ses dernières années de grandes consolations et de nouveaux moyens de multiplier ses aumônes. Jamais, en effet, les confrères du Saint-Sacrement ne se réunissaient sans commémorer ensemble à la même messe, et sans inviter ensuite un grand nombre de pauvres aux agapes de la charité.

C'est ainsi que notre Saint se préparait à rendre compte à Dieu de ce talent du serviteur, qu'il avait si bien fait valoir durant une carrière de 90 ans. Sa mort fut calme comme sa vie. — Jean de Madrid, le plus ancien de ses biographes connus, a retracé en quelques mots d'une simplicité touchante ce qu'une tradition récente lui en avait appris. "Lorsque le temps est venu, dit-il, où Jésus-Christ, le juste Juge, avait résolu de rémunérer les travaux de son serviteur, Isidore s'étendit sur sa couche, et Dieu lui donnant à connaître l'heure précise de son passage à la vie meilleure, il demanda aussitôt le Viatique des mourants. C'est alors qu'après avoir réglé les distributions à faire de sa petite fortune, il adressa à sa famille en larmes ses dernières recommandations dans le Seigneur : puis, se frappant la poitrine et signant son front, il joignit les mains, ferma les yeux, et recueilli en Jésus-Christ, son Rédempteur, au service duquel il s'était dévoué sans partage, il lui remit

son âme, pour recevoir de sa libéralité les récompenses du royaume des vivants. — Ainsi s'accomplissait en sa personne l'oracle de la sagesse : *Le Seigneur a conduit son Juste par les voies droites ; il lui a montré le royaume de Dieu et lui a donné la science des Saints ; il l'a enrichi dans ses travaux et lui en a fait recueillir le fruit.*"

Cette bienheureuse mort arriva le vendredi 30 novembre 1172. — Il n'a pas plus tard, le 8 septembre 1180, Marie Torribia s'endormit pareillement du sommeil de la paix, à l'âge de 80 ans, dans son délicieux ermitage de Notre-Dame de Caraniz. Les miracles nombreux qui illustrèrent son tombeau ne l'ont pas rendu moins célèbre que son bienheureux époux, et la piété populaire ne sépare point dans ses respects et son invocation la chère sainte Marie du grand saint Isidore.

Nous allons clore ici cette notice ; mais puisque nous avons fait mémoire, en commençant, de la part qui revient à notre saint laboureur dans une victoire fameuse, qu'on nous permette de rappeler quelque chose de cette journée, dont les résultats ne furent pas moins décisifs pour la catholicité entière que particulièrement glorieux pour la nation espagnole.

C'était quarante ans après la mort d'Isidore. Mohammed-ben-Nasser, surnommé le Vert, qui avait succédé à Abou-Jacob-Almanzor l'Invincible, s'appretait à porter le fer et le feu en Castille, et réunissait à cet effet de toutes les contrées tombées au pouvoir des Maures des corps de troupes formidables. Il lui était même venu d'Afrique des renforts si puissants, que le débarquement, au dire des historiens, avait duré quinze jours, et que l'émir, sûr de la victoire avait fait brûler ses vaisseaux. Quoiqu'il en soit de cette dernière affirmation, on sait que le roi Alphonse, dont les années n'avaient ni lassé la vigueur ni fait chanceler le courage, venait d'employer l'hiver de 1211 à 1212 à préparer une résistance désespérée contre le Sarrasin blasphémateur. Celui-ci n'avait-il pas juré de ne déposer les armes que dans Rome conquise, après avoir fait manger l'avoine à son cheval sur l'autel de saint Pierre ? Le magnanime Innocent III appelait à la lutte les princes catholiques, tandis qu'il conjurait les évêques d'appeler le secours du ciel sur une entreprise destinée, comme au temps de Charles Martel, à décider des plus graves intérêts de la chrétienté en péril.

Déjà, vers les fêtes de la Pentecôte de l'an 1212, le dévouement de ces chevaliers héroïques qui savaient encore mourir pour la patrie et pour l'Eglise avait pu rassembler, dans les plaines du Tage, les plus nombreux bataillons que l'Europe chrétienne eût encore réunis sur un même point. Partie de Tolède le 20 juin, l'armée des Castillans que commandait le roi Alphonse, et que fortifiait les vaillantes recrues d'Aragon, de Navarre et de France, se présenta soudainement aux Maures le 16 juillet en front de bataille.

L'affaire fut chaude et l'avantage bravement disputé. Commencé dès le matin, le combat n'avait rien perdu à midi de son premier élan, et la victoire n'en demeurait

pas moins indécise. "Mourons ici, vous et moi!" avait crié le roi de Castille.— "Non, non! répliquait l'archevêque de Tolède, c'est ici que Dieu vous fera triompher des ennemis de son Eglise." Déployant alors la bannière royale et dressant la croix au plus épais de la mêlée, l'intrépide Alphonse se jette à la tête de sa cavalerie, au centre même des forces ennemis; et telle est l'impétuosité de l'attaque, que Mohammed ayant vu plier sa garde, enlever son étendard et périr son fils à ses côtés, ne trouve de refuge que dans une fuite honteuse et précipitée. Deux cent mille cadavres de Mahométans jonchèrent la plaine. Cette journée que les historiens ont nommée la journée de Navès de Tolosa, mais qu'Alphonse appela la victoire de la Sainte Croix, anéantit l'orgueil musulman, et l'on peut dire qu'à dater de ce fait d'armes la puissance maure en Espagne fut brisée.

Or, tandis que le pape Innocent III conviait l'univers chrétien à de solennelles actions de grâce au Dieu des armées, le roi de Castille vainqueur et couronné d'acclamations entra dans l'église de Saint-André, à Madrid, et se faisait ouvrir un cercueil. A la vue des traits parfaitement conservés de l'homme enseveli dans ces caveaux, Alphonse reste frappé d'étonnement, et se tournant vers les gens de sa suite: "Seigneurs chevaliers, dit-il, ne voilà-t-il pas notre laboureur mystérieux?" Tous le reconnurent, et se prosternant à ses pieds, ils se recommandaient encore à la protection de celui qui les avait sauvés.

Pour comprendre ce qui vient de se passer, il faut savoir que le jour où la chevaleresque armée quittait Tolède pour entreprendre son expédition, elle ne tarda pas à rencontrer les Maures retranchés dans une vallée étroite, où il n'y avait d'accès qu'à travers des gorges resserrées et d'un abord très-difficile. Tenter de franchir ces dangereux passages était impraticable; les tourner semblait impossible; se replier en arrière répugnait à la fierté Castillane. Quel parti prendre? Un genou en terre, Alphonse et ses officiers demandent conseil à Dieu. Le Ciel envoya la réponse.

Un villageois se présente, et d'un ton de voix assuré s'offre à servir de guide aux soldats de Jesus-Christ. "Je connais tous les défilés de ces montagnes, dit-il, et si l'armée a foi en moi, elle peut me suivre." Entraîné par l'accent de conviction que révèle la parole de cet homme inconnu, et secrètement aussi inspiré par le Dieu qu'il venait d'invoquer, Alphonse se livre en confiance à sa conduite. En vain les siens commencent-ils à murmurer tout bas, quand ils se voient ramenés en sens inverse du chemin qui mène à l'ennemi; la joie de tous éclate, lorsqu'après une suite de marches et de contre-marches, à travers les torrents et les ravins, ils se trouvent établis sur des hauteurs d'où il leur est permis de choisir leurs positions, pour se mesurer avec l'armée sarrazine qu'ils ont tournée. Le villageois avait disparu.

Mais à l'issue de la bataille de Tolosa, le roi de Castille eut à cœur de faire rechercher encore l'homme qui les avait si heu-

reusement guidés et postés. Toutefois on dut renoncer à suivre sa trace et à reconnaître même son nom, jusqu'au jour où l'ouverture d'un cercueil à Madrid expliqua le mystère, en révélant à tous le patronage inattendu d'Isidore le laboureur.

CHRONIQUE AGRICOLE

— Le dernier numéro du *Canada Farmer*, de Toronto, observe que la fabrication du beurre pendant la dernière saison a été très-lucrative pour tous ceux qui ont été engagés dans cette opération. Les cultivateurs canadiens, ou plutôt leurs femmes, ne font, néanmoins, qu'apprendre à faire le beurre, car à chaque saison successive, on remarque une amélioration décidée dans la qualité de cet article. Pendant que la qualité s'est améliorée, la quantité a augmenté, parce qu'aujourd'hui les cultivateurs trouvent que les laiteries sont aussi lucratives que les récoltes de céréales, si non davantage. Les acheteurs de bestiaux des Etats-Unis qui parcourent en grand nombre notre province, ont beaucoup diminué le nombre de nos vaches à lait; cependant on estime que la récolte du beurre excédera cette année celle des années précédentes de quelque mille tonnes.

Quant au genre de faire le beurre et de l'empaqueter, quelques changements sont certainement désirables, afin de relever la valeur du beurre canadien sur les marchés étrangers. Entre autres améliorations, nous suggérerons l'uniformité dans l'empaquetage relativement au volume, au poids et à la forme. L'usage moins fréquent de l'eau chaude dans le battage, l'absence de la plus légère variation dans la couleur, et l'usage de sel plus fin et en moindre quantité. Plus de soin avant l'empaquetage augmentera aussi la valeur du beurre canadien. Nous osons dire que 25 p. 100 du beurre apporté sur ce marché, s'il n'est pas rance, a le goût de fromage ou de lait de beurre. Différentes parties du Canada sont remarquables pour les genres différents et distincts de beurre.

Le beurre de Brockville, par exemple, a une réputation provinciale, et obtient partout et en tout temps quatre cents par livre de plus que celui des autres villes et cela à cause de son mérite reconnu. Plusieurs marchands de la campagne méritent d'être censurés pour la négligence avec laquelle ils reçoivent et empaquent le beurre. Ils reçoivent à un prix uniforme, toutes les couleurs, depuis le faible lait de beurre jusqu'à la couleur orange brillante, les entassent pêle-mêle dans leurs caves et les laissent la jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour l'empaquetage général. L'exposition du beurre à l'air est très-préjudiciable, ainsi que le mélange sans discrétion, des couleurs et des qualités. Plusieurs marchands, cependant, nous sommes heureux de le voir, commencent à réformer leur méthode d'empaqueter le beurre, profitant d'une manière pratique de la dure expérience que quelques-uns d'eux ont faite."

— (Journal de Québec.)

—Trois mille acres de terre, sur les bords du lac Erié, sont aujourd'hui consacrés à la culture de la vigne, dit un journal du Haut-Canada.

—Les œufs sont actuellement plus chers en France qu'ils ne l'ont jamais été. Ils se vendent 1s. 9d. la douzaine. Il est probable que c'est par suite de la demande de cet article pour les manufactures. Le prix est également élevé en Angleterre. Ceux qui en ont à disposer peuvent trouver un marché très-rennémentaire en Europe.

SOIN DES ENGRAIS—On perd au moins 25 par 100 des engrais, pour mauvaise confection, par ignorance ou indifférence: avec un quart de plus d'engrais, il y aurait autant de fourrages que par le passé.

Maximes.

Celui qui, par son industrie, pourvoit amplement à tous ses besoins, doit prendre femme. Deux personnes prudentes dépensent moins qu'une seule sans économie.

Une femme et un poêle ne doivent pas bouger de la maison.

La hâte des champs dénote plus de force et plus de santé que la pâleur blafarde des cités.

Une vache est une armoire, on ne peut en retirer que ce qu'on y a mis.

ANNONCES.

Formation de société.

L'ATELIER de RELIURE de M. G. A. LAFRANCE récemment commencé au no. 20, rue St. Nicolas, (Paris), sera désormais continué au no. 11, rue St. Joseph, Haute-Ville, sous les noms et raisons de LAFRANCE et LEMIEUX.

LAFRANCE & LEMIEUX, RELIERS ET RECOLEURS,

No. 11, rue St. Joseph. Haute-Ville.

INFORMENT leurs amis et le public en général qu'ils viennent d'ouvrir un ATELIER DE RELIURE au no. 11, rue Saint-Joseph, Haute-Ville, et qu'ils espèrent, par leur ponctualité à exécuter les commandes qui leur seront faites, mériter la confiance et le patronage du public.

La nouvelle société se présente devant le public avec les meilleurs garanties et recommandations. M. Ambroise Lafrance a été pendant dix-sept ans contre-maître à l'atelier de reliure si bien connu de M. Desbarats, et M. Théophile Lemieux a été neuf ans chef d'atelier de reliure de M. Léger Broussau, ateliers dont sont sortis tant d'élégantes pièces de reliure.

L. et L. exécuteront aussi à leur atelier, des Livres Blancs de toutes sortes, Régistres de comtés et de paroisses, etc., etc.

1er mars, 1866.

AVIS.

Le soussigné a l'honneur d'annoncer à ses amis et au Public qu'il a nommé **M. GARANT et TRUDEL**, no. 12, rue Fabrique, Québec, ses agents pour la vente des livres de loi, littérature, Plaint chant, livres d'école, etc., à Québec.

GEORGE E. DESBARATS.

15 février 1865.

A LOUER

LE MOULIN A-FARINE de St. Roch des Aulnets. S'adresser au soussigné, à Ste. Anne de la Pocatière.

ELIZÉE DIONNE.

1er février 1866.

VIN DE MESSE.

Le soussigné désire attirer particulièrement l'attention des Messieurs du Clergé sur son assortiment de VINS DE MESSE de première qualité qu'il vend à des prix très-réduits.

JOS. O. MATTE,

No. 78, Rue et faubourg St. Jean, Québec.

Seul Agent à Québec.

M. Jos. O. Matte ayant bien voulu se charger de l'agence de la Gazette des Campagnes, est autorisé à recevoir les argents dus par nos abonnés de Québec et des paroisses environnantes.

FIRMIN H. PROULX, Propriétaire

AGENCE A STE. ANNE

DE

LA REVUE CANADIENNE

ET

L'ECHO

DU

CABINET DE LECTURE PAPISSIALE

ET DU

FOYER CANADIEN

LES personnes qui désirent s'abonner à la Revue Canadienne, ou payer leur abonnement, pourront le faire en s'adressant à **Firmin H. Proulx**, au Bureau de la Gazette des Campagnes, Ste. Anne de la Pocatière.

Le prix de l'abonnement est de \$1 par six mois, et payable d'avance.

L'Echo, revue religieuse, scientifique, historique, littéraire et artistique, paraît le 1er et le 15 de chaque mois. L'abonnement est de deux piastres par année, payable une piastre dans le mois de janvier, et l'autre piastre en juillet. Ce journal paraîtra désormais illustré.

On peut s'abonner en s'adressant à **F. H. Proulx**, à Ste. Anne de la Pocatière.

Pour le Foyer, voir le Prospectus au No. du 1er février.

J. B. C. HEBERT,

ET

J. ANOTIL,

Notaires et Agents,

TENNENT leur Bureau, à QUEBEC, No. 18, rue STE. FAMILLE (Côte de Ley), Haute-Ville.

NOUVELLES MARCHANDISES.

ETOFFES à Robes, Etoffes à Jupons, Chapeaux en satin, en velours et en feutre, pour dames, Plumes pour chapeaux, Garnitures pour mantilles, Résilles et Epingles pour cheveux.

GILETS et Vestes au tricot pour messieurs, Gilets et Vestes pour dames, Manchons et Victoriennes en laine, Echarpes, Nouvelles Cravattes en soie et en laine, Echarpes au tricot, Mitaines et Gants d'automne et d'hiver.

DRAPS de Moscou, Drap de Castor, Drap double et triple foulé, Molleton, Drap de Pilotes, Draps pour mantilles, Whitneys noirs et de couleurs pour mantilles, Tweeds d'Ecosse, Tweeds du Canada, Casimirs.

COUVERTURES de laine, Couvertures de laine noire, Couvrepiéds blancs et de couleurs, Couvertures de voyages, Flanelles de fantaisie, Carisets, Serges, etc.

PARDESSUS Sibériens avec semelles en feutre, Bottines de feutre avec semelles en caoutchouc, Souillers de caoutchouc, Souillers jaunes et noirs d'original.

PALETOTS et Surtouts d'automne et d'hiver, Habits d'automne, Pantalons et Vestes, Chemises de flanelle de fantaisie Frocs et Caleçons de laine et mérinos, Casques de pelleteries, Vêtements pour messieurs faits sur commande par les meilleurs tailleurs.

En vente chez

A. HAMEL et FRÈRES,

1er nov. 1865 Québec, Rue Sous-le-Fort.

E. BAZARETTI,

MARCHAND DE TABAC

No. 39, Rue du Pont (Craig), St. Roch,

QUEBEC,

IMPORTATEUR de Tabac en feuilles, en torquettes et en poudre—Allumettes—Pipes en bois et plates—Tabatières, etc. Aussi, Parfumeries, telles que huiles, graisses, etc.—Brosses, peignes, savons.—Un grand assortiment de papier à écrire, cartes, chapelets, croix, livres de prières, etc. A vendre à bon marché.

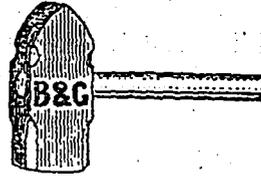
J. P. GENDRON,

Marchand-Horloger,

No. 9 Rue St. Jean, Québec,

INFORME le public que les MONTRES et BIJOUX qui lui seront confiés pour être réparés seront mis dans un coffre en fer à l'épreuve du feu.

15 novembre 1865.



MM. BÉLANGER & GARIÉPY

ONT l'honneur d'annoncer au public, et aux membres du Clergé en particulier, qu'ayant agrandi de beaucoup, leur établissement, ils ont en même temps importé, et reçoivent chaque jour d'Europe quantité d'objets nouveaux dans leur branche de commerce consistant en Services de table en argent—Coutellerie de Rodgers—Ustensils de ménage—Quincaillerie, etc.

Un nouveau choix de Lustres à Gaz, à l'huile de Charbon, particulièrement pour l'usage et l'ornement des Eglises.

Ces Messieurs ayant pris des arrangements exprès avec les principales maisons de commerce d'Angleterre, offrent d'importer à commission toute commande qu'on voudra bien leur confier et cela sous un très-court délai.

Les Cultivateurs trouveront chez eux les ferrures dont ils ont besoin, et tous les instruments nécessaires à leurs travaux.

Québec 9½, rue La fabrique, à l'enseigne du Gros Marteau.

F. A. ST. LAURENT

IMPORTATEUR DE QUINCAILLERIE

FRANÇAISE, ANGLAISE, ALLEMANDE ET AMERICAINE,

No. 6, rue et faubourg St. Jean QUEBEC.



F. A. St. L. a constamment en main :

Ferronneries de tous genres, Ferrures de maisons, Outils pour les ouvriers, Glaces de miroirs, Couleurs sèches et à l'huile, Vitres, Mastic, Huile pour peinture, Pinceaux, Brosses, Ferblanc, Tôle, Pistolets, Fusils, Poudre, Plomb, Capsules, etc.

Les Cultivateurs trouveront aussi à ce magasin un assortiment complet d'instruments pour l'agriculture.

↔ A vendre en gros et en détail. ↔

MARCHAND - EPICIER.

LE soussigné a l'honneur d'informer le public, qu'ayant un assortiment considérable d'Épiceries fraîches, de Vins et Liqueurs de toutes sortes, est prêt à satisfaire toutes commandes qui pourraient lui être faites par écrit ou autrement. Il en fera l'expédition, par le Grand Tronc ou les Bateaux-à-vapeur, sous le plus court délai.

JOSEPH LACHANCE,

No. 3, rue Sous-le-Fort, et No 3 sur l'ancien marché, B.-V., Québec.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC
District de Québec.
DÉPART ET ARRIVÉE DES CHARS
De la Pointe à la Rivière-du-Loup

STATIONS.	Aller	Retour
POINTE LEVI	10-00 AM	3-55
Hadlow	10-10	3-45
Chaudière Junction	10-30	3-22
St Jean Chrysostôme	10-43	3-07
St Henri	11-00	2-50
St Charles	11-26	2-25
St Michel	11-45	1-50
St Valier	11-58	1-37
St François ou Berthier	12-15 P M	1-18
St Pierre	12-30	1-05
ST THOMAS	12-48	12-48
Cap St Ignace	1-10	12-08 P M
L'Anse à Gile	1-20	11-58
L'ISLET	1-33	11-46
	1-50	11-31
Trois Saumons	2-03	11-21
St Jean Port Joli	2-20	11-04
Elgin Road	2-32	10-51
St Roch	2-46	10-38
STE ANNE	3-09	10-15
Rivière Ouelle	3-29	9-56
St Denis	3-46	9-39
ST PASCAL	4-03	9-22
Ste Hélène	4-23	9-02
St André	4-33	8-52
St Alexandre	4-43	8-39
Chemin du Lac	5-03	8-19
RIVIERE-DU-LOUP	5-23	8-00 AM

C. J. BRYDGES,
Directeur-Gérant.

A. S. MACBEAN,
Surintendant local.

AUX MAISONS D'EDUCATION

A VENDRE, à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes :

Nouvelle méthode d'écriture
THÉORIQUE ET PRATIQUE

RECEMMENT PUBLIÉE PAR
EUSÈBE SENÉCAL, Imprimeur.

Cette méthode comprend une série de sept cahiers.

Cahier No. 1.—Étude des quatre principes fondamentaux, avec application.

Cahier No. 2.—Étude des premiers principes, lettres du petit alphabet, avec application.

Cahier No. 3.—Étude des Boucles et des Capitales, avec application des premiers principes.

Cahier No. 4.—Étude des majuscules, phrases commençant par des majuscules, chiffres.

Cahier No. 5.—Écriture commerciale.

Cahier No. 6.—Écriture commerciale, fine.

Cahier No. 7.—Formules commerciales. Billets, Reçus, Lettres de change, etc.

PRIX : 4 CHELINS ET DEMI LA DOUZAINÉ

A vendre à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes

LIVRES DE PRIÈRES

Depuis 15 sous jusqu'à 15 chelins.

CHAPELETS

De 4d. à 3s. 9d.

ESSAIS POÉTIQUES

PAR

LÉON PAMPHILE LEMAY

Prix : édition de luxe, \$1 ; édition in-16, 60 cents.

HISTOIRE

DE LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION,

par l'Abbé H. R. Casgrain, 467 pages, orne d'une photographie du portrait authentique de la Vénérable Mère, et de deux gravures en taille douce représentant, l'une l'incendie du monastère des Ursulines de Québec (1650), l'autre le monastère reconstruit en 1651 et incendié de nouveau en 1686.—Prix, \$1.75.

LES Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours, en 2 volumes—1er vol. 5s ; 2e vol. 3s 9d

VIE d'Adèle Coulombe, religieuse hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal, en Canada—Broché, 2s 6d ; relié, 3s 9d

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT DE

M. MICH. F. H. PRÉVOST,

PRETRE DU SEMINAIRE DE ST SULPICE,

Ornée d'un portrait du vénérable défunt—30 sous

BIOGRAPHIES

DE

Messire C. GAUVREAU, V. G.

ET

Messire THS. B. PELLETIER

Avec PORTRAITS—30 sous les 2 biographies

ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE

DE

PAPIER A ECRIRE

ENVELOPPES

LIVRES DE COMPTE ETC

A VENDRE AU

PLUS BAS PRIX DE QUEBEC

JEUX DE CARTES VARIÉES

PÉDAGOGIE.

Par Jean Langevin, Prêtre, Principal de l'École Normale Laval. Cet ouvrage est utile non-seulement aux Instituteurs et Institutrices, mais encore aux membres du Clergé, aux professeurs de nos maisons d'éducation, aux inspecteurs, visiteurs et commissaires d'écoles, à tous les parents et amis de l'éducation. L'appendice contient un aperçu historique des progrès de l'instruction dans le Bas-Canada. 425 pages. 12mo. Prix du volume relié, \$100.

L'HISTOIRE DU CANADA, en tableaux, comprenant les événements politiques et religieux ; des listes des archevêques et évêques, des vice-rois, gouverneurs, intendants, etc ; les découvertes, batailles, traités de paix, fondations, ou la domination française et la domination anglaise. par M. Jean Langevin, Prêtre Principal de l'École Normale Laval—8 sous.

MANUEL DE L'ENFANT EN VACANCE

Prix : 36 sous

INSTRUCTION sur les Indulgences et sur le Scapulaire de l'Immaculée Conception dit SCAPULAIRE BLEU.—6 sous 2s 6d la douzaine

Prières de PAGNUS DEI—2 sous

Eloge de Messire C. F. Painchand fondateur du Collège de Ste. Anne, par C. Bacon, élève de philosophie, suivi de diverses notices sur la vie de ce digne prêtre. Avec un portrait photographique—30 sous

Ce même volume ensemble avec les biographies de MM. Gauvreau et Pelletier avec portraits—2 chelins

LE Calendrier pour l'année 1866

Publié par M. L. Brousseau

LE PETIT ALMANACH du Bas-Canada, pour l'année 1866.

GAZETTE DES CAMPAGNES, 3e et 4e vols.—\$100 le volume

Quant au 1er volume, la plupart des articles étant épuisés, nous allons en faire un nouveau tirage. Ainsi nous invitons ceux qui désirent avoir ce volume, d'envoyer leur nom au plus tôt, afin que l'on sache à quoi s'en tenir quant au nombre d'exemplaires à tirer.—\$100 le volume

NOUVEAU Recueil de Chansons canadiennes et françaises, 360 pages, contenant 550 chansons—Broché, 36 sous relié, 2 shillings

N. GAUTHIER, NOTAIRE,

Tient son Bureau à MONTMAGNY près de l'Eglise.